

LE CULTE DOMESTIQUE

« Pour moi et ma maison, nous servirons l'Éternel. »

Josué, xxiv, 15.

Mes frères,

Parmi les institutions religieuses vénérées par nos pères, les anciens protestants, il en est une bien simple, bien touchante dont nous avons à déplorer de nos jours l'abandon ; c'est celle du *culte domestique*.

Transportez-vous par la pensée au sein d'une de ces familles dont nous nous glorifions de porter le nom et de posséder la foi. Le matin, avant l'heure fixée pour prendre le premier repas, ou le soir, au moment de se séparer pour se livrer au sommeil, voyez les membres de cette famille, parents, enfants, serviteurs, rassemblés autour de leur chef dans l'attitude du silence et du recueillement. Le père a ouvert

une vieille et grosse Bible placée devant lui, et d'une voix grave et sérieuse il lit une des pages du Livre sacré à son petit auditoire. Jeunes et vieux, tous écoutent avec attention cette lecture à laquelle se joignent quelquefois les explications données par le père, ou les exhortations affectueuses de la mère; ou les questions naïves de quelques-uns des enfants. Puis ils s'agenouillent; le chef prononce une courte et fervente prière : il consacre au Seigneur la journée qui vient de s'ouvrir ou se place avec les siens sous sa garde paternelle pour la nuit qui a commencé ; il implore ses bénédictions sur sa compagne, sur ses enfants, sur ses amis, sur lui-même ; il confie au Père céleste leurs intérêts communs, leurs travaux, leurs projets, leurs joies, leurs tristesses... Que les temps sont changés, mes chers frères ! Où sont-elles de nos jours, au milieu de nous, ces familles qui ont conservé cette pieuse coutume de leurs ancêtres ? Où sont-ils, ces parents qui font ainsi de leur maison « un temple saint au Seigneur » où le culte en esprit et en vérité est célébré par eux ? Qu'est-elle devenue cette belle institution qui est à la fois si profondément chrétienne et si éminemment protestante?... Hélas ! vous le savez, nous sommes forcés de le reconnaître, de cette institution

il ne reste le plus souvent de traces que dans nos souvenirs...

Témoin de cette négligence presque universelle et désireux, oh! oui, ardemment désireux de voir renaître dans cette Église l'esprit religieux qui anima nos ancêtres, j'ai cru devoir attirer d'une manière spéciale votre attention sur cette déplorable lacune en m'entretenant avec vous sur le culte domestique. C'est à vous que je m'adresserai surtout, pères et mères de famille; c'est de vous que vient le mal, c'est à vous à le réparer. Nous aurions pu vous présenter cette institution sous son aspect le plus sévère, comme un devoir, comme une obligation aussi légitime, aussi sacrée que celle qui vous amène dans ce temple au culte public. Nous avons mieux aimé vous parler au nom de vos intérêts les plus précieux, temporels et éternels, en vous montrant les bienfaits de cette pieuse habitude. Heureux serons-nous, mes chers frères, si le résultat de cette prédication familière est de vous amener à vous humilier devant Dieu pour votre négligence et de vous inspirer le sincère désir de vous mettre aussitôt à l'œuvre. Si vous le faites, notre vœu sera accompli, et nous aurons la joie d'entendre encore répéter, en

nos temps de défaillance spirituelle, l'énergique déclaration de Josué qui nous sert de texte : « Pour moi et ma maison, nous servirons l'Éternel. »

Je prends la famille telle qu'elle est ordinairement composée : les parents, les enfants, les serviteurs, et je vais étudier avec vous l'influence que peut avoir sur chacun de ses membres le culte domestique.

Par qui commencerai-je, pères et mères de famille, l'examen de cette influence, si ce n'est par ce que vous avez de plus cher au monde, par vos enfants ? Vos enfants ! ah ! c'est sur eux que se concentrent vos regards et votre sollicitude, et c'est surtout en leur faveur que vous invoquez l'appui de cette sainte Religion qui seule peut donner à l'enfance toute sa candeur, réprimer les passions et les écarts de la jeunesse et assurer pour l'avenir à vos enfants une carrière utile et bien remplie. Eh bien, l'une des formes les plus simples, l'un des moyens d'action les plus efficaces que la Religion de l'Évangile puisse vous offrir, c'est sans contredit le culte domestique. En doutez-vous?... Suivez avec

moi le développement moral de cet enfant devant lequel il est journellement célébré.

Le voici à peine sorti du berceau; son intelligence commence à s'ouvrir, sa langue s'essaye encore à parler, et déjà on le fait assister à la prière de famille. A la voix de sa mère, il abandonne les jeux de son âge et vient s'asseoir à ses pieds. Il ne comprend pas bien encore, sans doute, ce que l'on fait autour de lui; mais du moins il s'accoutume à obéir, poussé par d'autres motifs que ceux habituellement employés du plaisir et du bien-être. Il apprend de bonne heure à savoir qu'il y a un temps de s'amuser et un temps de rester tranquille; il s'habitue à l'ordre, à la règle, au silence. Et puis, regardez-le bien pendant le moment du culte domestique, et vous découvrirez par intervalles sur son visage une expression de sérieux et de respect qui vous étonnera; vous sentirez qu'il y a pour lui dans cette réunion quelque chose de particulier et de solennel qui déjà l'impressionne et le captive. Faible, mais précieux germe d'intérêt qui plus tard portera ses fruits.

Peu à peu l'enfant a grandi; son esprit s'est développé, sa conscience a parlé; les idées de Dieu, de devoir, de péché, d'Évangile trouvent

maintenant un écho dans son cœur. Sa mère peut l'exhorter ou le reprendre en s'appuyant sur des motifs religieux, en lui parlant de la sainteté de Dieu, de son horreur pour le mal et de sa toute-puissance ; elle peut en appeler à la sagesse, à la miséricorde de ce Jésus dont il a si souvent entendu lire l'histoire. L'enfant l'écoute et la comprend. Mais qu'est-ce donc qui a mis entre les mains maternelles ce nouveau et puissant levier d'éducation morale ? Le cours naturel des choses, le développement régulier de l'esprit de l'enfant, ou les leçons religieuses qu'il reçoit à l'école du Dimanche ? Sans doute, mais ne faut-il pas faire une part, une large part au culte domestique qui, en lui présentant chaque jour, sous des formes diverses, les mêmes vérités, les mêmes faits, les a gravés peu à peu dans sa mémoire, et, mieux encore, dans sa conscience ? N'y a-t-il pas sur lui un rayonnement lent, insensible de la vérité évangélique, qui a commencé à produire la lumière et la chaleur ?

Mais le voilà près de passer de l'enfance à l'adolescence. Une époque sérieuse va commencer pour lui ; c'est le moment que l'Église a choisi pour lui donner ses enseignements et le préparer à devenir un de ses membres. Ah ! c'est alors surtout que se

font sentir les heureux effets du culte domestique. Tandis que ses jeunes compagnons qui n'ont pas eu le même privilège, parviennent souvent à cet âge dans un état d'ignorance profonde, votre enfant se présente au pasteur avec une instruction préparatoire d'autant plus solide qu'elle a été plus longue et plus journalière. Il est déjà au courant de l'histoire évangélique ; il a entendu lire et expliquer les principaux traits de la vie du Sauveur et de ses apôtres ; il a déjà une connaissance générale des grandes doctrines chrétiennes. — Pour peu qu'il soit réfléchi, l'instruction ne sera pas pour lui comme pour beaucoup de ses condisciples, une obligation difficile, un fardeau incommode dont il faut se débarrasser au plus vite ; il l'envisagera comme une préparation sérieuse et personnelle à l'acte le plus saint de la Religion. D'ailleurs, le culte de famille continuant toujours à préparer l'instruction religieuse, l'instruction religieuse confirmant le culte de famille, les prières et les exhortations des parents s'ajoutant aux prières et aux exhortations du pasteur, que de motifs d'espérer que l'enfant ne restera pas insensible aux appels de Dieu et de sa conscience et que le jour si solennel, mais souvent hélas ! si pro-

fané de la première communion, sera pour lui un jour de lumière, de joie et de salut!

Il est venu maintenant le temps de sa vie, tour à tour si désiré et si redouté par vous, pères et surtout mères de famille. L'enfant est devenu jeune homme; le voici sur le point d'entrer dans la carrière. Avec quelle crainte vous avez vu arriver cet âge des passions et de l'indépendance! Avec quelle angoisse vous vous êtes demandé comment vous pourrez à l'avenir conserver une influence qui ne vous a jamais paru plus nécessaire qu'au moment où elle tend à vous échapper, et préserver l'âme de votre enfant des souillures du monde! Eh bien, parmi d'autres moyens, dont je n'ai pas à vous parler ici, ne négligez pas, employez plus que jamais le culte domestique. Si votre enfant reste dans la maison paternelle, il vous entendra demander chaque jour à Dieu qu'il le garde de toute chute et de tout mal; il verra vos angoisses, il connaîtra les vœux les plus ardents de votre cœur. Quelle influence ne peut pas avoir sur lui cette leçon indirecte si tendre et si sincère. Et s'il part, — s'il part! ne pensez pas que ces prières, ces exhortations soient perdues pour lui; il s'en souvient oh! oui, il s'en souvient; et, alors même que séduit

un jour par les influences du monde, troublé par l'orage passions, il viendrait à les oublier, ne cessez pas de prier pour lui au milieu des vôtres. Ces prières, ces soupirs, Dieu les recueillera, et tôt ou tard, n'en doutez pas, ils retomberont sur l'enfant égaré en rosée de grâces et de bénédictions spirituelles...

Je me suis à dessein longuement entretenu avec vous, mes chers frères, de la partie la plus précieuse de votre famille, de vos enfants. Mais n'aurai-je rien à vous dire sur une autre classe de personnes qui se trouvent dans la plupart de nos maisons et qui, comme l'indique leur nom, en sont aussi les membres, je veux dire *les domestiques*? Si je les passais sous silence, j'entrerais sans doute dans l'esprit égoïste de notre siècle qui ne veut les considérer que comme des mercenaires destinés à veiller sur les intérêts matériels de leurs maîtres et quelquefois même à satisfaire leurs caprices et leurs dérèglements, mais je méconnaîtrais les inspirations de l'Évangile qui nous apprend à voir aussi, à voir surtout en eux de nouvelles âmes qui nous sont confiées et dont, en un sens, nous rendrons compte un jour. Vous entez, n'est-ce pas?

mes chers frères, dans cette pensée ; vous voulez faire du bien à vos domestiques, vous désirez leur rendre en services spirituels ce qu'ils vous donnent en activité matérielle. Eh bien, voyez ce que peut faire sur eux, si toutefois ils appartiennent à votre communion, le culte de famille.

Et d'abord la participation à ce culte les relève dans leur propre esprit : ils considèrent comme un honneur d'être ainsi associés aux pratiques religieuses de leurs maîtres ; ils sentent qu'ils ne sont ni méprisés, ni oubliés ; ils se font une juste idée de leur dignité personnelle, de leurs privilèges, de leurs espérances, et comme il est très-vrai de dire que « noblesse oblige, » ils sont par là disposés à fuir les vices qu'un sentiment trop prononcé d'infériorité morale entraîne toujours après lui : la gourmandise, le mensonge, la ruse, la fraude, le vol.

Mais vous craignez peut-être que le sentiment contraire en se développant diminue d'autant le respect et l'obéissance qu'ils vous doivent. Vous vous trompez ; à coup sûr cette obéissance, ce respect, au lieu de s'affaiblir, vous seront acquis plus que jamais. Car remarquez bien que si le culte de famille rappelle aux domestiques leurs droits, il

leur enseigne aussi, il leur enseigne encore plus leurs devoirs. Cet évangile de lumière et de sainteté, qui leur est lu et expliqué, sait les maintenir à leur véritable place. N'est-ce pas de lui qu'ils reçoivent cet admirable conseil qui est la garantie la plus sûre des droits des maîtres et de la fidélité des serviteurs : « Serviteurs, obéissez en toutes choses à ceux qui sont vos Maîtres selon la chair, ne servant pas seulement sous leurs yeux comme voulant plaire aux hommes, mais en simplicité de cœur, craignant Dieu ¹. » Aussi bien le sérieux, la gravité, la charité que vous apporterez à ce culte, maîtres chrétiens, et dans toutes vos relations avec vos inférieurs, suffiront pour éloigner de leur esprit toute pensée de familiarité et d'irrévérence. En vous entendant prier pour eux avec ferveur, ils ne pourront pas ne pas vous aimer ; et comment ne pas respecter ce qu'on aime ? Ah ! soyez-en sûrs, leur attachement deviendra de jour en jour plus profond, plus délicat, plus désintéressé, et vous le verrez revêtir peut-être ce caractère de dévouement et de vénération si commun autrefois, mais si rare de nos jours.

Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas que l'heure du

1. Coloss., III, 22.

culte domestique est pour vos serviteurs le moment, le seul moment peut-être où ils peuvent s'occuper sérieusement de leur âme et de leur salut. Le temps, la liberté d'esprit, la force de volonté leur manquent pour y songer en d'autres instants ; les occupations dont ils sont chargés sont souvent si nombreuses, si accablantes ! S'il nous est difficile à nous-mêmes de trouver le temps de nous recueillir dans le secret de notre cabinet, combien plus pour eux dont toutes les minutes sont à la disposition d'autrui ! Quelquefois même ils ne peuvent assister au culte public. Et le pourraient-ils, combien ce culte à lui seul est impuissant pour agir sur leur esprit et surtout sur leur cœur ! Mais dans le culte de famille, tout est mis à leur portée. Habités peu à peu à la voix, à la parole du maître qui le préside, ils ne tardent pas à comprendre, à saisir les vérités qui leur sont présentées. Et n'y a-t-il pas lieu de penser que ces vérités, accompagnées de la grâce divine, agiront sur eux tôt ou tard, et que ce culte sera, pour l'ignorance et l'incrédulité native de leur âme, ce qu'est pour la pierre la plus dure l'invisible ruisseau qui, en tombant sur elle goutte à goutte, la creuse tous les jours et finit par la détruire ?

J'en viens maintenant à vous-mêmes , mes chers frères ; c'est à vous aussi directement, à votre propre esprit, à votre propre cœur que doit profiter le culte domestique. Comme hommes, comme époux, comme chefs de famille, vous avez tout à gagner dans la pratique de cette sainte coutume.

Comme hommes, vous le sentez, vous ne pouvez pas vivre de pain seulement, il vous faut une nourriture divine. De même que vos serviteurs et vos enfants, vous portez au dedans de vous une âme immortelle que vous êtes appelés à éclairer, à convertir, à sauver. Mais pour travailler à cette œuvre difficile, que de tentations vous avez à surmonter, que d'obstacles à vaincre ! Les occupations, les intérêts, les affaires, je ne veux pas ajouter les plaisirs de la vie, vous entravent et vous détournent. Vous trouvez à peine quelques minutes, le matin et le soir, pour prier ; peut-être même depuis longtemps avez-vous négligé la prière. Et cependant votre conscience est mal à l'aise, votre cœur gémit et soupire ; vous ne pouvez vous résigner à vivre comme un païen, vous ne pouvez vous passer de Dieu. Eh bien, retenez, instituez dans votre maison l'usage du culte domestique ; c'est lui qui vous rendra à vous-mêmes, qui vous

donnera la liberté d'esprit et de cœur qui vous a manqué jusqu'ici. Là, vous pourrez jeter loin de vous le fardeau de vos affaires et de vos préoccupations ; que dis-je ? vous ferez mieux encore, vous le déposerez aux pieds du Seigneur qui vous apprendra à le porter, qui le portera lui-même avec vous. Là, vous pourrez enfin vous reconnaître, vous recueillir et vous placer en face des grandes réalités spirituelles. Là, vous entendrez d'une manière régulière et distincte les appels de votre conscience et de l'Écriture. Obligés d'instruire les autres, vous sentirez le besoin de vous éclairer vous-mêmes ; inspirés par ce sentiment, vous saurez bientôt trouver le loisir de lire, de méditer, de prier pour vous personnellement. Et alors, oh ! alors, vous ne serez pas loin du royaume de Dieu.

Comme époux, vous avez aussi à recueillir les plus précieux bienfaits du culte domestique ; je ne citerai qu'un fait qui sera pour quelques-uns peut-être un souvenir. Vous le savez, mes chers frères, par une suite presque inévitable de la présence du péché dans nos cœurs, il y a, au sein même des unions les mieux assorties, des moments de froideur et de défaillance. Quel mari, quelle femme, à la suite d'un de ces froissements mutuels du cœur

inhérents à l'infirmité de notre nature, n'ont senti s'élever dans leur ciel quelque'un de ces nuages qui semblent menacer le bonheur le plus solide et obscurcir les plus douces espérances?... Eh bien, quoi de plus propre à conjurer l'orage, que l'habitude du culte de famille ! Comment pourra-t-on se rapprocher l'un de l'autre par la prière, si on ne l'est pas par le cœur ? Comment osera-t-on prier le mari pour sa compagne, la femme pour son mari, s'ils gardent l'un vis-à-vis de l'autre des sentiments d'irritation et d'amertume ? Ah ! l'embarras serait trop visible, l'interdit serait trop pesant. Aux approches de l'heure marquée, ils se hâtent de se pardonner, de se rendre affection et confiance ; la prière commune achève d'émouvoir, de fondre leurs cœurs ; ils sentent qu'ils s'aiment encore, qu'ils s'aiment mieux que jamais, et ils bénissent ensemble ce Dieu qui, après les avoir unis l'un à l'autre, a bien voulu par l'influence de son esprit sauver et affermir leur union.

Comme chefs de famille enfin, quel moyen puissant vous offre le culte domestique pour exercer le saint privilège de maître et de père dont Dieu vous a revêtus ! Ce culte que vous rendez au Seigneur entourés de toute votre famille, n'est-ce pas la mani-

festation la plus touchante de vos droits, de votre dignité, de votre grandeur morale ? Vous êtes véritablement alors, pères de familles, les pasteurs de vos enfants, de vos domestiques, les dispensateurs des grâces de Dieu, les témoins de sa vérité et de sa charité. Auguste ministère, bienfaisant sacerdote, qui doit attirer sur vous et votre maison avec le respect des hommes les miséricordes de votre Père qui est au ciel !

Tels sont, mes chers frères, les bienfaits de cette touchante institution sur les principaux membres de la famille. Si nous en avons eu le temps, nous vous aurions montré que cette influence n'est ni moins nécessaire ni moins sensible sur d'autres membres que vous pouvez avoir dans vos maisons : sur vos vieillards qui ne peuvent plus se rendre au culte public et qui, avertis par leurs cheveux blancs que l'heure de la mort et de l'éternité s'avance, seraient heureux sans doute de recevoir de votre bouche la parole de vie ; sur vos malades qui ont un si grand besoin de consolations et d'encouragements, et que vos pasteurs ne peuvent visiter qu'à de rares intervalles ; sur les étrangers, parents ou amis, qui sont venus partager pour un temps les douceurs de votre

foyer domestique, et auxquels vous pouvez donner un bon et salutaire exemple.

Que serait-ce encore si, sortant du cercle de la famille, nous avons le loisir de suivre avec vous l'influence que peut avoir au dehors cette sainte habitude pour l'édification de l'Église et pour le bien de la société elle-même ? Nous verrions notre culte, souvent si sec et si froid, devenir plus chaud et plus vivant ; nos prédications presque toujours si stériles acquérir plus d'intérêt et de force, nos Églises elles-mêmes encore si languissantes, parce qu'elles n'ont pas de bases dans une forte piété de famille, se réveiller et renaître à la vie.

Telles familles, telle Église ; mais aussi telle Église, telle société. Nous pourrions vous montrer cette bienfaisante influence se répandant dans le monde et transformant peu à peu les idées, les croyances, les mœurs, les institutions. Et il nous serait facile de voir par l'expérience d'autres pays, qu'il n'y a de prospérité véritable que là où le peuple est vraiment religieux, qu'il n'y a de peuple religieux que là où il y a une vie religieuse dans la famille, et que cette vie religieuse se conserve et s'étend par le culte domestique. Mais le temps me presse ; recueillez vous-

mêmes ces divers traits, ajoutez-en d'autres que nous avons pu omettre ; étudiez-les avec sérieux, avec attention ; poussez-en jusqu'au bout toutes les conséquences. Si vous le faites, cet examen vous conduira, nous en sommes sûrs, à recevoir, à confirmer la pensée de ce discours et à comprendre dans son sens pratique et actuel la déclaration de Josué : « Pour moi et ma maison, nous servirons l'Éternel ! »

Et pourquoi, mes chers frères, ne la répéteriez-vous pas aussi à votre tour, cette belle et solennelle déclaration ? Pourquoi ne mettriez-vous pas aussitôt la main à l'œuvre pour relever, pour établir dans vos maisons ce qu'on a si bien appelé la *Religion du foyer* ? Cherchez-vous des raisons et des excuses ? Mais ces excuses et ces raisons ne peuvent tenir devant l'examen le plus superficiel et surtout devant une volonté ferme et courageuse.

Il est contraire à la dignité de l'homme, disent les uns, de s'agenouiller ainsi à côté de sa femme, de ses enfants, de ses serviteurs. — Contre à la dignité de l'homme ! Mais ne sentez-vous pas que la vraie dignité, la vraie grandeur de l'homme, c'est de s'abaisser, c'est de fléchir le

genou devant son Maître et son Créateur. Allez, il y a dans cet acte d'adoration plus d'élévation morale, plus d'intelligence de notre vraie nature, que dans les dédains orgueilleux d'une mondaine indifférence.

Le temps nous manque, s'écrient les autres. — Le temps vous manque! mais prenez garde, mon cher frère. Vous avez bien le temps de vous unir à votre famille pour prendre la nourriture matérielle; pourquoi ne l'auriez-vous pas pour vous nourrir du pain spirituel? Le temps vous manque! mais il ne manque pas cependant à ce laborieux artisan, aux membres de cette pauvre famille qui vivent au jour le jour et qui ne passeraient pas une seule journée sans avoir fléchi ensemble le genou devant le Seigneur. Le temps vous manque! mais alors malheur à vous! car si vous n'avez pas le temps de chercher Dieu avec votre famille, vous n'avez pas non plus le temps de vous convertir, le temps de vous sauver. Ah! dites plutôt que ce n'est pas le temps qui vous manque, mais que c'est vous qui manquez au temps et qu'avec un peu plus de désir vous sauriez bien en trouver.

Ce n'est pas le temps qui nous manque, dira

un troisième, c'est le pouvoir moral. Comment puis-je instruire ma famille, lorsque j'ai besoin d'être instruit moi-même, lorsque je manque de foi, de lumières, de convictions? — Vous confessez votre faiblesse, mon frère, cela est bien; mais n'en prenez pas occasion pour ne rien faire. A l'œuvre au contraire et sans différer! Dieu bénira vos intentions et vos efforts; il agréera votre culte dans son imperfection. Vous ne pouvez pas expliquer l'Écriture; bornez vous à la lire à votre famille assemblée. Vous ne savez pas encore prier; contentez-vous de répéter avec sérieux et humilité, quelques-unes de ces simples prières qui nourrissent la piété de nos pères; vous apprendrez peu à peu à prier par vous-mêmes. Vous êtes privée, chère sœur, de la présence et du secours de votre mari; eh bien, réunissez seulement vos enfants; quel père digne de ce nom pourrait s'y opposer? Plus tard peut-être vous le verrez se joindre à vous.

Non, non, mes chers frères, il n'y a point de raisons, point d'excuses solides. Dès lors, aussi, il ne doit y avoir point de délais, point de retards. Il faut aussitôt remédier à ce mal, combler cette lacune, et c'est à vous tous, oui, à vous tous, pères et mères de famille, que j'adresse cette exhortation:

« A vos tentes, Israël, à vos tentes! » — Le moment est propice ; nous sommes entrés dans cette saison de l'année où tous les membres de vos familles sont rassemblés sous le même toit. Voulez-vous que cette saison soit bonne et féconde en fruits de paix, de concorde, de développement moral et spirituel ? Que chaque chef de famille relève dans sa maison les autels du Seigneur.

Et toi, mon Dieu, de qui vient toute grâce excellente, donne-nous le vouloir et l'exécution, afin que de chacune de nos demeures monte souvent vers toi cette prière : « Me voici, ô Dieu, avec les enfants que tu m'as donnés ! »

AMEN.